

## La Compagnie Victor Panov en Avignon

Yves Thoret

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27964ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thoret, Y. (1995). La Compagnie Victor Panov en Avignon. *Jeu*, (76), 200–202.

Yves Thoret

## La Compagnie Victor Panov en Avignon

Avignon, le 21 juillet 1995

Dans la cour tranquille d'un collège d'Avignon, on accède à la salle où se produit la Compagnie Victor Panov qui vient d'une des villes les plus nordiques de Russie, Arkhangelsk, sur les bords de la mer Blanche, jouxtant l'océan Arctique. On peut dire que le froid et la nuit des longs hivers de cette contrée n'ont pas ôté à ces artistes leur joie de vivre, car le spectacle qu'ils présentent est un régal de bonhomie, de malice et d'impertinence.

Le titre lui-même, *Si tu n'aimes pas, passe ton chemin*, est le seul de ce type dans le Festival. L'affiche donne le ton : un casque d'écoute du KGB avec deux gros chaussons aux mailles carrées en guise d'écouteurs.

Le spectacle commence de manière feutrée, mais nous le recevons cinq sur cinq sans interruption. Un brave paysan vêtu à la mode des paysans de là-bas, en pyjama de bure grise, allume une bougie au fond d'une marmite et frotte l'une contre l'autre deux baguettes d'épicéa. Puis il frappe les casseroles qui jouxtent la cocotte et c'est un vieil air russe qui s'égrène dans la meilleure tradition des spectacles « Connaissance du monde ». Au fond du plateau, sur la pointe des babouchkas, le chef de la troupe vient mettre le public en condition ; il s'appelle Serguei Pavlov. C'est un Falstaff raspoutinien, en tunique rouge vif, qui vient nous annoncer le spectacle avec des yeux rieurs. Il parle russe, mais les spectateurs branchés du *off* ont tout de suite reconnu le savoureux accent d'Arkhangelsk. Les autres comprennent qu'il présente la troupe, car, en coulisses, le chœur des femmes puis les voix d'hommes répondent à son appel par un accord martial, nimbé de poésie.

Dans la tradition des spectacles folkloriques, ils apparaissent en ligne et commencent à danser. Le conférencier (Evgueni Chkaev) fait alors son apparition, vêtu d'une redingote élimée et d'un chapeau cabossé à la Hector Malot ; il nous expose en français le thème du spectacle, basé sur les contes de Stepan Pissakhov, quelques textes de Boris Cherguine et la tradition du baladin Skomorokh, tous artistes de la région d'Arkhangelsk et chantres du théâtre de rue.

Le tourbillon commence, et c'est un carrousel pétillant d'images, de figures, de gags, de contre-gags, de tons, de ruptures de ton, de sourires et de clins d'œil, tout cela astiqué à grand renfort d'acide folklorique.


Ils ont choisi de nous présenter un florilège parodique des tableaux les plus édifiants et les plus conventionnels du réalisme socialiste et de ses héros positifs. Mais cette présentation des archétypes de la grande stagnation est toujours transposée au second degré, au troisième, etc. Il y a l'ouvrier avec sa casquette, le paysan avec sa binette, le batelier avec sa perche, le poisson avec ses mâchoires en cymbale, la vache avec ses mamelles en perpétuelle augmentation de rendement, un martial bataillon populaire agitant les bras contre un ennemi invisible, le cheval immaculé qui fait des claquettes, le couple énamouré qui danse le dernier tango de l'Oural en mimant l'amour sur le dossier des chaises ; il y a, il y a mille choses qu'on voudrait retenir en mémoire et qui sont comprimées, surpassées, remplacées par le tableau suivant, en une tourbillonnante kermesse.

Ce ton nouveau rappelle la découverte des premiers spectacles de Jérôme Savary et du Grand Magic Circus ; Avignon 1995 sera peut-être l'occasion de découvrir le charme du Grand Moujik Circus.

La Compagnie Victor Panov développe depuis 1975 un théâtre où l'acteur est aussi danseur, musicien, acrobate et... polyglotte. Ces gens ont organisé, il y a six ans, un festival international de théâtre à Arkhangelsk, où plusieurs troupes françaises se sont produites.

Ils apportent une note très nordique au Festival d'Avignon. Les femmes, décorées d'une rose sur la joue gauche, coiffées de tresses latérales ou verticales ou de fichus aux vives couleurs, ont des allures de jolies poupées gigognes ou de Carmen de la Dvina, qui nous fascinent par leur fougue, leur charme et leur classe. Il faut les voir tirer l'aiguille en faisant des entrechats bolchoviens, tournoyer dans les figures de quadrille avec des trouvailles permanentes, mimer la danse du sabre avec une faux et séduire de mille manières le danseur qu'elles préfèrent. Irina Chaitanova, la plus digne, a fort à faire avec ces diabesses de Natalia, Iana, Anna et Elena. Les hommes vont tantôt nous faire partager la dure vie du sarclieur de pommes de terre avant le dégel, tantôt nous entraîner dans les fêtes populaires de village, où les cuillers de bois qu'ils tiennent à la main deviendront des castagnettes, des percussions, des torches, des traînées d'étoiles.

Le conférencier enchaîne en nous faisant découvrir les instruments de musique du théâtre de rue de cette province, la planche à laver avec manche de guitare

  
[...] il y a mille  
choses qu'on  
voudrait retenir  
en mémoire et qui  
sont comprimées,  
surpassées,  
remplacées par le  
tableau suivant,  
en une  
tourbillonnante  
kermesse.







escamotable, la balalaïka dotée d'un support de contrebasse (on n'est jamais trop prudent), la scie au doux sanglot et, enfin, un instrument inconnu en Occident, la *Yamaha*, jouée par son unique spécialiste, la grande Iana Panova ; c'est une longue planche étroite de bois souple sur laquelle figure son nom ; l'artiste la fait claquer au sol à la toute dernière mesure du morceau, avant de marcher fièrement dessus, pendant le silence qui suit. L'ensemble produit des effets musicaux si entraînants que la troupe n'a aucun mal à gagner le concours des spectateurs de tous âges, qui entrent dans la danse et participent aux rondes endiablées tout naturellement, tant ils sont gentiment accueillis.

Derrière ce florilège de dérision, il y a un message issu de la tradition du conteur de village qui n'avait pas de nez rouge mais enduisait son visage de jus de betterave et de noir de fumée pour dire, dire à tous, la souffrance et la liberté, la liberté au prix de la souffrance, même si son numéro leur valait l'exil vers les steppes du Nord, voire des bastonnades ou des supplices comme celui où l'on s'amusait à le jeter au fond d'une fosse. Telle est l'origine du clown dans l'ancienne Russie, résistant espiègle et inflexible contre l'autorité, le pouvoir, la norme et la standardisation.

On comprend pourquoi dans ce spectacle jaillissent de partout les sons d'instruments inattendus et improvisés, crécelles, sifflets, chalumeaux, sirènes et ustensiles de cuisine qui expriment cette nostalgie et cette protestation à la fois festive et grave. Cela rappelle l'usage en vieux français de l'adjectif « festival » : « *uns festivals sacrefices* » (cité par Littré, première traduction du *Livre des Rois*, p. 78).

Une fois le spectacle terminé, on applaudit d'une manière familière, la troupe qui nous a reçu : on ressort dans la cour du collège et, là, on retrouve les comédiens pour danser à nouveau avec eux, qui portent des masques d'ours, de chèvre et de coq, animaux sages ; on prend une petite rallonge de ce moment de fête, en attendant leur prochaine visite. ♦